

Rider est mon uchronie

C'est profond comme thème. J'admets que mes pensées sont souvent en mode « *uchronique* ». Je tente de ne pas me noyer dans la tentation du désir intime de changer le passé, mais cela m'arrive souvent de retourner en arrière dans ma tête. Surtout lorsque je n'ai pas pu penser à la « bonne » réplique au cours d'une discussion ou d'une chicane avec quelqu'un ou que je me dis « si je n'avais pas décidé de rentrer dans cette boutique, je n'aurais jamais rencontré l'homme de ma vie ».

Puisque l'autrice a la liberté de choisir où amener son lecteur, voyageons dans le temps. Remontons jusqu'au mois de décembre 2010 où, naïve et le cœur plein d'amour, je suis partie à plus de 3500 kilomètres afin de vivre une soi-disant romance avec le seul homme pour moi. C'est le premier homme qui m'a trouvé belle pour un motif autre que le désir caché de copier les réponses d'un devoir ou celui de le conduire au dépanneur du coin dans mon auto. Mon cœur croyait que c'était mon destin et que je devais y retourner. Je me voyais vivre ma vie auprès de lui tout en maîtrisant davantage mon espagnol. Mon intuition criait autre chose, alors c'est pour cette raison que cela ne s'est jamais produit. Aujourd'hui, je remercie *mi mama boliviana* qui m'a toujours empêchée de passer du temps, seule, avec Rider.

Attachons notre ceinture et atterrissons au moment exact où j'arrive à Santa Cruz de la Sierra en Bolivie et, cette fois-ci, je ne vais pas laisser ma famille d'accueil m'empêcher de voir Rider. Un jour, j'écrirai l'histoire au complet parce que cela ferait une bonne *télenovela*.

Commençons à la fin du mois de décembre quand il est le moment de repartir car j'ai un semestre universitaire qui m'attend. Ma valise est pleine de cadeaux, d'insectes et de morceaux de linge qui, lavés à la main, n'ont pas tous été séchés sur la corde parce que j'ai manqué de temps.

Il est presque minuit et je suis assise en fosse de la sécurité de l'aéroport de *Santa Cruz de la Sierra*. Nous attendons le pilote. À l'interphone, on nous dit qu'il a une indigestion. Heureusement que la cabine du pilote sera sous clé (je n'ai pas du tout envie de sentir d'émanations nauséabondes...). Toutes les bonnes odeurs qui, au début de mon voyage, me mettaient un sourire ne font que me rendre malade. Le visage vert et blême, je pousse de gros soupirs en espérant que mes nausées s'envolent.

En raison de la lourde chaleur, j'ai l'impression qu'il y a moins d'oxygène. Je ferme les yeux dans l'espoir que cela fera redescendre le vomi qui n'a qu'une seule mission : sortir. Merde, cela ne marche pas. Je me penche la tête loin en arrière afin de neutraliser la position du liquide âcre qui remonte. On dirait que j'ai réussi à le dominer un peu. J'agrippe la main de Rider et je ne sais pas ce qui se passe.

— Tiens ! Bois un peu d'eau, tu es déshydratée.

— Rider, *por favor*, ne me traite pas comme ton enfant, je ne suis plus capable.

— Allez *mi amor*, bois un peu !

— D'accord, mais cherche-moi de l'eau glacée s'il te plaît. J'étouffe.

— C'est certain que tu étouffes. Tu portes une chemise à longues manches et des bas. Enlève quelques épaisseurs et tu te rafraîchiras aussitôt.

Il me connaît si bien. Il sait que j'ai tout le temps chaud dans sa ville natale, sauf lorsque c'est leur « hiver ». On dirait que j'ai mis mes connaissances géographiques sur l'étagère poussiéreuse du grenier lorsqu'on parlait de la chaleur ressentie au plus près de l'Équateur. Ici, c'est humide. Tellement humide que toutes les parties de mon corps sont surhydratées. Oh non ! Je ressens l'intrus qui tente de monter à nouveau et je respire profondément. Je sais que je m'apprête à rentrer vers le Manitoba et que le grand froid polaire et sec m'attend.

Rider s'approche avec hésitation vers moi et me tend une bouteille d'eau givrée. Je lui fais signe de l'ouvrir et il s'exécute. Il reste debout parce qu'il n'y a plus de chaises disponibles. Il porte sa plus belle chemise. La seule qui n'a pas de trous (bon, autre que les quatre trous que doit avoir une chemise). Il a même ciré ses souliers parce qu'il savait qu'il serait remarqué et sûrement discriminé par sa couleur de peau. En 2009, je n'étais pas au courant de tout ça et de la situation navrante des *indigenas* en Bolivie. Ce sont ses yeux doux et noirs qui m'ont hypnotisée. De nature timide, il n'osait pas me parler parce qu'il est trop foncé¹ (selon lui) et *indigena*². Ses dents argentées m'ont charmée et ont allumé toutes les sensations et les pulsions de mon corps de femme toute timide à l'époque.

¹ Ce n'est qu'en 2017, lors de mon voyage au Guatemala, que je me familiarise avec le concept de « privilège blanc ».

² Je tiens à garder ce mot parce que Rider s'est présenté à moi en disant « Soy Indigena » signifiant qu'il était autochtone et « moins "bon" que les autres boliviens ».

Je l'assure que je suis reconnaissante de l'eau glacée qui coule dans mes veines. Je lui adresse un petit sourire tout en ressentant l'envie de pleurer. Je ne veux pas quitter l'homme de ma vie. Je ne savais pas non plus à ce moment-là que Rider ne voulait sûrement qu'un visa nord-américain pour améliorer sa vie et celle de son fils. Je lui pardonne de penser ainsi. Qui sait, si j'avais été à sa place, j'aurais peut-être fait de même.

— Rider, je ne veux pas rentrer. Je veux rester avec toi et Luis.

— Rachelle, tu sais que tes parents ne voudront pas que tu restes ici. Tu dois finir l'université.

— Je l'sais, mais je vais m'ennuyer de toi.

— On se parlera tous les dimanches avec Skype. J'irai au Café Internet. Promis.

— Rider, ne promets pas quelque chose que tu ne pourras pas remplir. Tu sais que je tiens aux promesses et que cela me déchire quand je ne te vois pas en ligne à l'heure convenue.

Rider verse quelques larmes parce qu'il se sent impuissant face à notre réalité. Je n'ai pas envie de m'excuser. Je suis souffrante. Je ne vois pas encore la réalité qui m'attend. Je ne suis qu'un trophée ou un récipient où il a versé une partie de lui. Sans le comprendre, une partie de Rider revient avec moi. L'énergie qui existe entre nous est si forte que je le prends dans mes bras pour le consoler et le rassurer. Je frotte ses cheveux noir et épais. Je renifle si fort l'odeur de son cuir chevelu que j'en oublie ma nausée. Je l'imagine rentrer avec moi au Manitoba. Il ne parle ni l'anglais ni le français et il n'a jamais fini l'école parce qu'il est devenu papa à l'âge de quinze ans. Je ne comprends pas l'ampleur qu'aurait pu connaître ma vie si j'avais décidé de le marier tel qu'on s'en était parlé. Dans mon cœur lourd de dix-neuf ans, je l'aime éperdument.

— *Mi amor*, tu sais que je travaille des heures supplémentaires au garage pour pouvoir manger un peu tous les jours.

— Je le sais. Je le sais. Je pars loin. J'aimerais tant que tu viennes avec moi.

— Ce sera pour bientôt.